

# João Bernardo

## «Ils ne savaient pas encore qu'ils étaient fascistes'» (I)



### \* Corradini et les syndicalistes révolutionnaires

*Le génie de Corradini fut que, partant de la droite, il comprit qu'il fallait la renouveler politiquement en utilisant pour cela le prolétariat. C'est là que réside la substance même du fascisme.*

### 1

Entre 1908 et 1910, le politicien et penseur nationaliste Enrico Corradini commença à présenter l'Italie comme une «nation prolétaire<sup>2</sup>». L'importance passée de la péninsule et les grandes aspirations du *Risorgimento* contrastaient avec sa présence insignifiante dans le contexte européen et avec les espoirs avortés de colonisation. Mais pour classer un pays comme prolétaire, il fallait considérablement distordre le vocabulaire. Le mot «prolétariat» définit une classe sociale ; il présuppose une scission entre ceux qui produisent et ceux qui s'approprient la plus-value au sein de chaque collectivité nationale. En revanche, désigner une nation comme prolétaire, c'était la penser comme une collectivité majoritairement homogène, et nier son clivage en groupes antagonistes. Le passage de l'opposition entre les classes à la solidarité entre les classes fut le premier résultat de cette opération terminologique. La réunion des deux mots avait encore une autre facette. Corradini ne se contenta pas de qualifier l'Italie de « prolétaire », il conféra simultanément à cette situation prolétarisée une existence nationale. Les implications de ce deuxième aspect furent tout aussi profondes.

---

<sup>1</sup> Cette série de cinq articles de João Bernardo a été publiée sur le site *Passa Palavra*. Comme l'indique l'auteur: «*Je présente ici une nouvelle version des pages 390-419 de mon livre Labirintos do fascismo. Na Encruzilhada da Ordem e da Revolta (Afrontamento, 2003). Il s'agit d'un texte inédit et l'analyse à laquelle je procède ici est plus détaillée et repose sur une bibliographie plus étendue que celle utilisée dans ce livre.*» Les textes ont été publiés séparément sous les titres suivants :

1. Corradini et les syndicalistes révolutionnaires
2. De l'autonomie des travailleurs au fascisme
3. De l'avant-gardisme à une théorie des élites
4. De l'apologie de l'élite à une théorie des héros
5. Mussolini, le fasciste le plus improbable

<sup>2</sup> Les thèses de Corradini sont exposées dans J. Ploncard d'Assac (1971), pp. 91-101 et S. Saladino (1965) pp. 233-235, 237-238. Selon A. Lyttelton (1982) pp. 27-28 et 31, c'est dans l'œuvre du poète Giovanni Pascoli qu'il a trouvé l'image de l'Italie comme «*nation prolétaire*». Mais ce qui m'intéresse ici, c'est le concept politique, pas son expression littéraire.



Enrico Corradini

La vieille critique du libéralisme jacobin formulée par les conservateurs inspira Corradini lorsqu'il accusa les socialistes, malgré leurs références à une entité collective, de présenter en réalité l'individu comme la mesure de leurs aspirations. Du pain pour tous, la justice, des conditions de vie dignes, ces aspirations se réduisaient à la sphère du bonheur personnel et, en les censurant, Corradini faisait certainement écho aux apostrophes de Nietzsche contre la morale de la pitié et le socialisme des esclaves<sup>3</sup>. A cette norme individuelle, il substitua un sujet exclusivement collectif – la nation. Mais ne serait-il pas plus rigoureux, alors, d'étendre le véritable sujet à l'humanité, la plus grande communauté possible ? Pour éviter que ses prémices ne soient développées jusqu'à une conclusion aussi logique qu'inopportune, le politicien nationaliste, comme d'autres l'avaient fait avant lui, introduisit dans ces transmutations verbales la dialectique darwinienne ; selon lui, chaque nation n'avait de sens qu'en opposition aux autres nations et l'identité nationale ne pouvait s'affirmer que dans la lutte pour la suprématie. «*Les nations sont nées parce qu'il y avait un antagonisme*», écrivait Corradini en 1908, «*et en un sens, elles ne sont rien d'autre que la consolidation d'un état de guerre permanent des uns contre les autres*<sup>4</sup>». Il s'agissait, comme l'a observé un historien, «*d'une conception véritablement tribale de la nation*<sup>5</sup>». Dans ces termes, il serait utopique d'imaginer que, tout comme l'agrégation des individus a conduit à la formation de nations, le rassemblement des nations conduirait à un supranationalisme humanitaire. Si la vie, comme l'expliquaient les darwiniens, était une lutte pour l'existence, alors l'existence des nations ne pouvait déboucher que sur une lutte entre elles. Il fallait dévorer pour ne pas être dévoré. L'impérialisme était la seule option pour la nation prolétaire.

Cette affirmation complétait la définition de la «*nation prolétaire*». La lutte des classes, qui dissolvait la nation et l'État, devait se transformer en une lutte entre nations, qui renforçait la cohésion de chaque nation et consolidait les États. «*Le nationalisme est, en somme, la réaffirmation de la solidarité nationale contre la lutte des classes*», proclama Corradini en 1911 ; «*c'est l'effort pour remettre les classes à leur place et les subordonner à nouveau aux objectifs de la nation*<sup>6</sup>.» Le conflit interne opposant prolétaires et capitalistes était remplacé par une guerre externe entre nations prolétaires et nations ploutocratiques. La magie des mots ! De même que l'adjectif «*prolétaire*» était lié au substantif «*nation*», la classe ouvrière s'opposerait politiquement aux capitalistes de chaque pays.

«*Certaines nations sont en situation d'infériorité par rapport aux autres, comme certaines classes sont en situation d'infériorité par rapport aux autres classes*», écrivit Corradini en octobre 1910. «*L'Italie est une nation prolétaire ; l'émigration suffit à le montrer. L'Italie est le prolétaire du monde*<sup>7</sup>.» En réalité, Corradini entendait orienter vers la colonisation africaine les multitudes de déshérités qui émigraient chaque année à partir du sud de la péninsule<sup>8</sup>. Entre 1871 et 1901, près de

---

<sup>3</sup> J. Ploncard d'Assac (1971, p. 96) a attiré l'attention sur l'influence que l'œuvre de Nietzsche a exercée sur Corradini.

<sup>4</sup> Cité dans Ploncard d'Assac, *op. cit.*, p. 98.

<sup>5</sup> Z. Sternhell et al. (1994), p. 10.

<sup>6</sup> Cité dans J. Ploncard d'Assac (1971), p. 100.

<sup>7</sup> Cité dans Z. Sternhell et al. (1994), p. 164.

<sup>8</sup> J. Ploncard d'Assac (1971), pp. 91, 93, 95 ; S. Saladino (1965), p. 237.

trois millions et demi de personnes quittèrent l'Italie pour l'étranger, et au cours des quinze années suivantes, le nombre d'émigrés atteignit environ neuf millions<sup>9</sup>. À la veille de la Première Guerre mondiale, l'exode déplaçait déjà près d'un million de personnes par an<sup>10</sup>. Réduisant les pressions sociales dans le pays et atténuant ainsi la lutte des classes, l'émigration contribua à créer les conditions qui permirent à Giolitti d'inspirer deux décennies de l'histoire italienne en défendant une politique libérale et une orientation sociale conservatrice<sup>11</sup>. Ainsi, arrêter le processus migratoire, comme le souhaitait Corradini, aurait pour effet d'atteindre les fondements mêmes du libéralisme et de favoriser l'impérialisme comme soupape d'échappement pour les tensions sociales. Corradini ne fut pas le premier homme politique italien à proposer l'expansion coloniale comme moyen d'absorber l'émigration des provinces méridionales, mais, en reprenant le thème, il lui insuffla un élément nouveau, qui le transforma complètement, car une dynamique provenant de l'autre côté de l'échiquier politique eut un écho dans la droite nationaliste<sup>12</sup>.

Selon l'un des plus fins connaisseurs du fascisme, «*La théorie de Corradini constitue peut-être la première tentative d'employer les forces influençant la lutte des classes pour promouvoir un socialisme impérialiste.*»<sup>13</sup> En fait, l'idée d'insérer le prolétariat dans la nation, grâce à une politique de nationalisme social, avait déjà été proposée deux décennies plus tôt en France par Édouard Drumont et Maurice Barrès<sup>14</sup>. En 1892, Drumont inventa le terme de «*national-socialisme*», indiquant les préoccupations sociales du nouveau nationalisme ; quant à Barrès, il se définit lui-même comme un socialiste nationaliste lorsqu'il présenta sa candidature à la Chambre des députés en 1900<sup>15</sup>. «*Je ne crains jamais d'insister sur l'union de l'idée socialiste et de l'idée nationaliste*», écrivit Barrès dans un article de 1902<sup>16</sup>. Mais ce qui n'avait été qu'un souhait reçut de Corradini une ossature conceptuelle et des conditions d'organisation. Son génie ne se résumait pas à de simples modifications terminologiques. Beaucoup de gens confondent les mots. Corradini prit en compte les conséquences politiques qui découlaient de la combinaison nation/prolétariat ; dans les années qui précédèrent la Première Guerre mondiale, il s'efforça de consolider une alliance entre nationalistes radicaux et syndicalistes révolutionnaires, alliance qui puisse faire passer la lutte ouvrière de l'intérieur de l'Italie vers l'extérieur du pays, et convertir une nation prolétaire en une nation impériale<sup>17</sup>. «*Je vous en prie, ne perdez pas de vue les syndicalistes*», prévint Corradini en avril 1909. «*Ils ont d'une certaine manière un point de*

<sup>9</sup> E. Santarelli (1981), Introduction, p. 6, note 1.

<sup>10</sup> G. Bortolotto (1938), p. 222 ; A. Lyttelton (1982), p. 31 ; P. Milza (1999), p. 46.

<sup>11</sup> E. Santarelli (1981), Introduction, p. 12.

<sup>12</sup> E. Santarelli (1981), Introduction, pp. 29-30.

<sup>13</sup> F. Neumann (1943, p. 226). Giovanni Papini affirma avoir été le premier, et non Corradini, à présenter cette orientation, dans un discours prononcé en 1904. Voir à ce sujet E. Santarelli (1981), Introduction, p. 34, note 1. A tort ou à raison, cependant, dans la vie politique, comme dans le domaine de la technique, ce sont les inventeurs qui fournissent aux idées les moyens pratiques d'être réalisées, et l'écrivain Papini, qui n'a jamais réussi à devenir un homme politique efficace, ne pouvait rivaliser avec Corradini, l'écrivain devenu leader politique. Quoi qu'il en soit, il me semble que tous deux étaient alors trop proches pour que l'on puisse définir exactement ce qui appartenait à chacun et ce qui leur était commun. Comme l'a indiqué S. Saladino (1965, p. 231), Papini fut le rédacteur en chef du périodique dirigé par Corradini, depuis sa fondation en 1903 jusqu'à sa fin, moins de trois ans plus tard. Néanmoins, il est intéressant de lire dans S. Saladino (1965), pp. 231-233, que, selon l'un des plus proches collaborateurs de Papini, le journal s'arrêta de paraître à cause de l'incompatibilité entre les colères utopistes et lyriques de Corradini et les préoccupations pratiques de Papini. A cette époque, Papini s'intéressait surtout aux aspects socio-économiques du socialisme, et admettait même l'instauration d'un régime fondé sur le syndicalisme. Si cela est vrai, quelle étrange inversion des rôles ! Mais P. Milza (1999, p. 113) présente la question sous un angle opposé et affirme que les intellectuels qui gravitaient autour de Papini et de Giuseppe Prezzolini défendaient la primauté des forces spirituelles et de la mission civilisatrice de l'Italie, et s'opposaient à Corradini pour cette raison.

<sup>14</sup> J. Ploncard d'Assac (1971), p. 32 ; Z. Sternhell et al. (1994), p. 11.

<sup>15</sup> J. Ploncard d'Assac (1971), pp. 17, 33.

<sup>16</sup> Cité dans Ploncard d'Assac (1971), pp. 32-33.

<sup>17</sup> Ploncard d'Assac (1971), p. 92 ; J. Rossi (1946), p. 570 ; S. Saladino (1965), p. 235 ; Z. Sternhell (1978), p. 398.

départ identique au nôtre. Il s'agit de la première doctrine sincère et forte produite par l'ennemi<sup>18</sup>.» On ne peut être plus clair. Selon lui, et selon le modèle énoncé par Pareto, les syndicalistes constituaient une nouvelle élite en formation, capable de renverser l'ancienne élite décadente et de revitaliser la nation<sup>19</sup>. Le leader nationaliste avait compris la faiblesse des groupes sociaux conservateurs, avec lesquels il lui serait impossible d'inaugurer un nationalisme agressif. L'Italie prolétaire ne pouvait acquérir une existence impériale que si la dynamique révolutionnaire du mouvement ouvrier était orientée au-delà des frontières. Le génie de Corradini consista à avoir compris, à partir de la droite, la nécessité de la renouveler politiquement, en utilisant à cet effet le prolétariat. Telle fut la substance même du fascisme.

Au congrès de Florence de décembre 1910, sous l'égide de Corradini, fut créée l'Association nationaliste italienne, qui exercera plus tard une influence décisive sur le fascisme naissant. Si Mussolini amena des masses de militants au fascisme, c'est Corradini qui lui fournit la formulation théorique de base et la principale orientation stratégique, jusqu'à ce que les nationalistes rejoignent finalement le Parti national fasciste (PNF) en mars 1923. A partir du moment où la férocité et les mauvaises manières des *squadristi* ne suffisaient plus et qu'il fallut gouverner, les vieux nationalistes entrèrent en scène ; bien que minoritaires, ils dominèrent de l'intérieur la direction du PNF<sup>20</sup> par leur compétence et leur rigueur doctrinale. «Mussolini n'a pas été l'inventeur de l'aspect impérialiste du fascisme, il l'a hérité de Corradini», note un fasciste français qui fut longtemps portugais d'adoption. «Mussolini n'a rien innové, il l'a réalisé<sup>21</sup>.» De ce point de vue, on peut dire que Mussolini a eu la capacité tactique de conclure, dans la pratique, la stratégie politique paradoxale conçue et inaugurée par Corradini.

## 2

Cette stratégie audacieuse d'alliances politiques aurait toutefois été sans effet si, dans le même temps, et pas seulement en Italie, il ne s'était pas opéré un mouvement de convergence entre une certaine extrême gauche et l'extrême droite nationaliste et autoritaire. Édouard Berth, théoricien français du syndicalisme révolutionnaire, jouissait d'une audience significative parmi ses coreligionnaires italiens. Après avoir invoqué Proudhon pour se livrer à une longue apologie de la guerre comme modèle d'organisation sociale et comme inspiratrice des vertus prolétariennes,



Édouard Berth

Berth conclut que seuls le caractère pusillanime du bourgeois et sa mentalité exclusivement mercantile l'empêchaient d'admettre que les collectivités nationales recouraient à la guerre militaire, tout comme les collectivités ouvrières, les syndicats, recourent à la guerre sociale, c'est-à-dire à la

---

<sup>18</sup> Cité dans P. Milza (1999), p. 107. Notons que, selon G. Volpe (1941, p. 13), ces appréciations de Corradini datent de 1910.

<sup>19</sup> A. Lyttelton (1982), p. 593.

<sup>20</sup> Lyttelton (1982), p. 191 ; Ch. S. Maier (1988), p. 440 ; M. Ribeiro [1930], p. 117 ; E. Santarelli (1981), Introduction, pp. 336-337 ; P. Togliatti (1971), pp. 34-35.

<sup>21</sup> J. Ploncard d'Assac (1971) pp. 92, 93. Sur Corradini comme précurseur de Mussolini, voir également les pages 94, 95 et 99.

grève. «*Le bourgeois ignore ce qu'est une collectivité nationale ou ouvrière, et il ne peut certainement pas comprendre que l'honneur de cette collectivité prime sur un calcul des pertes et des profits. [...] Le bourgeois [...] est incapable de s'élever à un certain niveau de pensée ou de sentiment : l'idée sociale ne peut être que militaire ou ouvrière, et il n'y a que deux noblesses, celle de l'épée et celle du travail. Le bourgeois, l'homme d'affaires, de finance, d'or et de bourse, le marchand, l'intermédiaire, et son compère, l'intellectuel, qui est aussi un intermédiaire, tous sont étrangers au monde de l'armée comme au monde du travail, et sont voués à une irrémédiable médiocrité de pensée et de cœur*<sup>22</sup>.» Les présupposés idéologiques étaient clairs et n'admettaient aucune autre illusion – la grève et la guerre étaient placées sur le même plan grâce au mythe de l'honneur viril. Dans cette perspective, rien n'empêchait le prolétariat militant de diriger une nation guerrière.

Les syndicalistes révolutionnaires italiens ne tardèrent pas à tirer cette conclusion. A la fin de 1902, ils formèrent une faction au sein du Parti socialiste italien. La conjoncture leur semblait favorable, car en 1903, la tendance radicale s'empara du quotidien du parti et obtint la majorité au congrès de 1904. Mais lors d'un autre congrès, quatre ans plus tard, les réformistes triomphèrent et prirent le contrôle du quotidien national. Dans l'impossibilité de conquérir les postes de direction, les syndicalistes révolutionnaires abandonnèrent le parti. Etant simultanément écartés des postes de direction nationaux de la centrale syndicale socialiste, la Confederazione Generale del Lavoro (CGL, Confédération générale du travail), ils se concentrèrent sur l'activité régionale et jouèrent un rôle de premier plan dans la préparation et la conduite de nombreuses luttes<sup>23</sup>. Pour éviter l'action dissolvante de la bureaucratie réformiste, les syndicalistes révolutionnaires organisèrent les grévistes par l'intermédiaire des Chambres du travail qui, selon eux, devaient constituer la cellule fondamentale de la société future<sup>24</sup>. C'est ainsi que, au cours des grandes grèves rurales de 1907 et 1908, ils acquirent une base effective. Ne se contentant pas d'être un courant d'opinion, ils devinrent une force sociale au sein de la classe ouvrière italienne.

Avec la publication de *La Lupa*, dès la fin de 1910, les syndicalistes révolutionnaires entamèrent le dialogue qui les rapprocha des nationalistes radicaux<sup>25</sup>, et l'année suivante l'occasion se présenta de renforcer cette convergence. En septembre 1911, le gouvernement de Rome envoya au sultan ottoman un ultimatum exigeant la reconnaissance des droits italiens sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque. Comme prévu, le gouvernement turc rejeta ces revendications et l'Italie entama des campagnes militaires en Libye. De nombreux syndicalistes révolutionnaires, y compris des intellectuels connus, soutinrent activement l'agression<sup>26</sup>, y voyant, comme Corradini et ses nationalistes, un moyen d'absorber l'émigration. «*Il est possible que l'action en Libye soit l'initiative la plus importante et la plus sérieuse prise à ce jour au profit du sud du pays*», écrivit Arturo Labriola, le principal théoricien italien du syndicalisme révolutionnaire<sup>27</sup>. L'Italie serait condamnée à être une nation prolétaire tant que durerait la saignée de sa population travailleuse ; combinant le problème de l'émigration avec le programme d'expansion coloniale, les syndicalistes révolutionnaires trouvèrent un terrain d'entente avec les nationalistes radicaux<sup>28</sup>. Angelo Oliviero Olivetti, l'une des personnalités les plus représentatives du mouvement, défendit l'expédition militaire contre l'Afrique du Nord en ces termes : «*Le syndicalisme déteste la pâle égalité platonique dont rêve le collectivisme, et veut plutôt initier la formation d'élites combattives et conquérantes, lancées à l'assaut de la richesse et de la vie*<sup>29</sup>.» Et Arturo Labriola n'hésita pas à démêler le paradoxe, le présentant comme s'il s'agissait d'une démonstration. «*Ah, camarades, savez-vous pourquoi le prolétariat en Italie ne peut pas faire la révolution ? Je vais vous le dire. Parce*

---

<sup>22</sup> E. Berth, «Anarquismo y Sindicalismo», dans G. Sorel et al. (1978), pp. 38-39. En mai 1934, Mussolini cita aussi Proudhon pour défendre le caractère naturel et inévitable de la guerre. Voir G. S. Spinetti (dir., 1938), p. 93. G. Guy-Grand (1911) pp. 169 et 209-211 montre comment, à la suite de Proudhon, les syndicalistes révolutionnaires identifiaient vertus ouvrières et vertus guerrières.

<sup>23</sup> P. Milza (1999), p. 91 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 131, 132, 135, 136.

<sup>24</sup> P. Milza (1999), p. 91 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 135-136.

<sup>25</sup> Z. Sternhell (1978), p. 398 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 32, 138.

<sup>26</sup> G. Bortolotto (1938), p. 216 ; P. Milza (1999), p. 134 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 32, 166.

<sup>27</sup> Cité dans Z. Sternhell et al. (1994), p. 168.

<sup>28</sup> Z. Sternhell et al., p. 137.

<sup>29</sup> Cité dans S. Saladino (1965), p. 242.

qu'il n'est même pas capable de faire la guerre<sup>30</sup>.» Si les syndicalistes révolutionnaires pouvaient si facilement assimiler la révolution, qui est une lutte de classes, à la guerre, qui est une lutte nationale, rien ne les empêchait de remplacer le prolétariat par la nation.

A cette occasion, cependant, l'aile belliciste du mouvement dut faire face à l'opposition de coreligionnaires plus nombreux et non moins pertinents, notamment ceux qui, par le biais des Chambres du travail, entretenaient un contact direct avec le prolétariat<sup>31</sup>. Affirmant que la conquête de la Libye ne reflétait pas les intérêts de la nation, mais seulement la cupidité d'un groupe de capitalistes, les syndicalistes révolutionnaires hostiles aux aventures coloniales participèrent aux côtés du Parti socialiste à la grève générale de septembre 1911, convoquée pour protester contre l'expédition africaine<sup>32</sup>. Toutefois, il ne faut pas exagérer l'importance de ce désaccord. En novembre 1912, les deux tendances tinrent un congrès unifié, au cours duquel elles décidèrent d'abandonner la CGL. Avec la collaboration d'autres courants proches, dont les anarchistes, elles créèrent une centrale syndicale, l'Unione Sindacale Italiana (USI, Union syndicale italienne). L'audience dont ils bénéficiaient restait considérable, puisque la nouvelle organisation revendiquait plus de cent mille membres, contre trois cent mille pour les syndicats socialistes<sup>33</sup>. Mais l'ambiguïté au sein de ce mouvement ne devait pas être mince, puisque l'USI maintenait une position clairement antimilitariste<sup>34</sup>. Les contradictions devinrent insurmontables en 1914, lorsque les partisans de l'intervention dans la guerre mondiale agitèrent la possibilité de satisfaire les rêves d'irrédentisme aux dépens de l'Empire austro-hongrois. Alors que la majorité de l'USI, d'orientation anarchiste, prônait la neutralité du pays dans le conflit, les dirigeants syndicalistes révolutionnaires adoptèrent unanimement la position inverse, figurant tous au premier rang des enthousiastes de l'entrée en guerre de l'Italie<sup>35</sup>. La scission était inévitable.

---

<sup>30</sup> Cité dans Z. Sternhell et al. (1994), p. 166. La thèse, selon laquelle le courage politique se confondait avec le mythe de la virilité, était persistante à gauche. A l'automne 1940, dans «My Country Right or Left», au sujet de l'attitude à adopter face à la guerre mondiale, George Orwell écrivait : «*Ce sont précisément les personnes dont le cœur n'a jamais vibré d'enthousiasme à la vue d'un drapeau national qui reculeront devant la révolution, le moment venu*». En fait, l'ensemble de cet article fait l'apologie du nationalisme en tant que mythe mobilisateur, dans un véritable sens sorélien. Cet article est reproduit dans G. Orwell (1998), pp. 197-202 et le passage cité se trouve à la page 202.

<sup>31</sup> Selon G. Arfe (1967, p. 206, note 12), face aux campagnes en Libye, les syndicalistes révolutionnaires se divisèrent surtout en deux courants. : l'un, favorable au colonialisme, était dirigé par Arturo Labriola ; l'autre, opposé à l'aventure africaine, avait pour figure de proue Enrico Leone, l'un des principaux théoriciens du mouvement. Sur la position adoptée par Leone, voir également Z. Sternhell et al. (1994, p. 169). Pour sa part, P. Milza (1999, pp. 134 et 169) inclut également Alceste De Ambris, Michele Bianchi et Paolo Mantica dans la tendance opposée à la guerre en Libye, et, dans la tendance favorable à cette guerre, Paolo Orano et Angelo Oliviero Olivetti, en dehors de Labriola. Mais Gaetano Arfe (1967) mentionne également un troisième courant, qui «*se sépare du courant syndicaliste*», courant représenté par Orano et d'autres, «*destinés à devenir les premiers théoriciens du fascisme*». Je ne vois aucune raison de distinguer ce courant du premier. Fondateur et directeur de *La Lupa*, Orano établit un lien entre le colonialisme agressif prôné à gauche par Arturo Labriola et le nationalisme radical animé à droite par Corradini. Ce ne fut pas en se séparant du syndicalisme révolutionnaire que lui et ses amis formulèrent les thèmes originaux du fascisme, mais, au contraire, en développant une tendance implicite dans le syndicalisme révolutionnaire lui-même.

<sup>32</sup> P. Milza (1999), p. 136 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 138, 169.

<sup>33</sup> Z. Sternhell et al. (1994), p. 139. Cependant, P. Milza (1999), p. 92 n'attribue que cent mille membres à l'USI et affirme que la CGL regroupait un demi-million de travailleurs.

<sup>34</sup> Z. Sternhell et al. (1994), pp. 139-140.

<sup>35</sup> Z. Sternhell et al. (1994), pp. 32, 140, 171 et suivantes.



*Filippo Corridoni et d'autres syndicalistes révolutionnaires manifestent en faveur de l'intervention de l'Italie dans la première guerre mondiale.*

Les syndicalistes révolutionnaires abandonnèrent l'USI pour fonder en octobre 1914 le Fascio Rivoluzionario d'Azione Internazionalista (Ligue révolutionnaire d'action internationaliste)<sup>36</sup>, premier d'une série de *fasci* qui, en quelques années, allaient conduire l'Italie vers un destin bien connu. La grande boucherie fut présentée comme une guerre révolutionnaire. «*Nous, révolutionnaires fidèles aux enseignements de nos maîtres*», disait le manifeste inaugural du Fascio, «*nous pensons qu'il n'est pas possible de dépasser les limites des révolutions nationales sans passer d'abord par l'étape de la révolution nationale elle-même. [...] Si chaque peuple ne vit pas dans le cadre de ses frontières nationales, formées par la langue et la race, si la question nationale n'est pas résolue, le climat historique nécessaire au développement normal d'un mouvement de classe ne peut exister*<sup>37</sup>.» Avec la même inspiration, Mussolini proclama deux mois plus tard : «*Les révolutionnaires affirment que l'Internationale ne pourra exister que lorsque les peuples auront atteint leurs frontières. C'est pourquoi nous sommes favorables à une guerre de caractère national*<sup>38</sup>.» Dans ce contexte, nous devrions méditer sur les paroles d'Engels lorsqu'il écrivit, dans une lettre adressée à Kautsky le 7 février 1882, que le mouvement socialiste ne se développe qu'après que la nation se soit unifiée et ait acquis son indépendance<sup>39</sup>. La filiation directe entre un aspect crucial de la genèse du fascisme et une thèse défendue par l'illustre cofondateur du communisme moderne confirme que la conversion de la lutte des classes en lutte des nations ouvrit la brèche théorique et pratique où le fascisme prit racine. Ce n'est pas sans raison que les membres du Fascio Rivoluzionario d'Azione Internazionalista exprimaient leur allégeance à leurs maîtres quand ils justifiaient leur prétendu caractère révolutionnaire par l'ambition de profiter de la guerre pour porter l'Italie aux limites historiques rêvées. Et dans ce nationalisme extrême, ils ne voyaient aucun paradoxe à appeler à l'action internationaliste, parce qu'ils la comprenaient comme une participation au conflit, aux côtés des soldats d'autres pays. Dans tout cela, la classe ouvrière ne comptait plus beaucoup pour les syndicalistes révolutionnaires, qui se présentaient maintenant comme l'avant-garde de masses beaucoup plus larges, de toute la population du pays, et étaient engagés dans un combat d'une portée beaucoup plus vaste, non pas une simple grève générale, mais une guerre totale. La stratégie d'Enrico Corradini avait finalement trouvé ses exécutants.

## Références

Gaetano Arfe (1967) «*Italie : Les Socialistes, l'Éthiopie et la Libye*», in Georges Haupt et Madeleine Reberieux (dir.) *La Deuxième Internationale et l'Orient*, Cujas.

Paul W. Blackstock et Bert F. Hoselitz (dir., 1952) *The Russian Menace to Europe, par Karl Marx et Friedrich Engels*, Free Press.

Guido Bortolotto (1938) *Storia del Fascismo*, Ulrico Hoepli.

---

<sup>36</sup> P. Milza (1999), p. 174 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 140, 175, 205

<sup>37</sup> Cité dans Z. Sternhell et al. (1994) p. 205

<sup>38</sup> Le manifeste de Mussolini de décembre 1914, *Contro la Neutralità*, est cité dans G. S. Spinetti (dir., 1938), p. 49.

<sup>39</sup> P. W. Blackstock et al. (dir.), 1952, pp. 116-117.

- Georges Guy-Grand (1911) *La philosophie syndicaliste*, Bernard Grasset.
- Adrian Lyttelton (1982) *La Conquista del Potere. Il Fascismo dal 1919 al 1929*, Laterza.
- Charles S. Maier (1988) *La Refundación de la Europa Burguesa. Estabilización en Francia, Alemania e Italia en la Década Posterior a la I Guerra Mundial*, Ministerio de Trabajo y Seguridad Social.
- Pierre Milza (1999) *Mussolini*, Fayard.
- Franz Neumann (1943) *Behemoth. Pensamiento y Acción en el Nacional-Socialismo*, Fondo de Cultura Económica. [*Béhémot, Structure et pratique du national-socialisme*, Payot, 1979.]
- George Orwell (1998) *My Country Right or Left, and other Selected Essays and Journalism*, The Folio Society.
- Jacques Ploncard d'Assac (1971) *Doctrinas del Nacionalismo*, Acervo.
- Manuel Ribeiro [1930] *Nouveaux horizons. Démocratie chrétienne*, Guimarães.
- Joseph Rossi (1946) «Pre-Fascist Italian Political Thought», in Joseph S. Roucek (dir.) *Twentieth Century Political Thought*, Bibliothèque philosophique.
- Salvatore Saladino (1965) «Italy», in Hans Rogger et Eugen Weber (dir.) *The European Right. Un profil historique*,: University of California Press.
- Enzo Santarelli (1981) *Storia del Fascismo*, 2 volumes.
- G. Sorel, E. Berth, H. Lagardelle, S. Panunzio, V. Griffuelhes, P. Delesalle et E. Pouget (1978) *Sindicalismo Revolucionario*, Júcar.
- G. S. Spinetti (dir., 1938) *Mussolini. Spirito della Rivoluzione Fascista*, Ulrico Hoepli.
- Zeev Sternhell (1978) *La Droite Révolutionnaire, 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Seuil.
- Zeev Sternhell, Mario Sznajder et Maia Ashzeri (1994) *The Birth of Fascist Ideology. From Cultural Rebellion to Political Revolution*, Princeton University Press. [*Naissance de l'idéologie fasciste*, Folio Histoire, 2010.]
- Palmiro Togliatti (1971) «Huit Leçons», *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, XI, no. 68.
- Gioacchino Volpe (1941) *Histoire du mouvement fasciste*, Edizioni di Novissima.

\*\*\*\*

## Précisions de l'auteur suite à la publication de son article sur *Passa Palavra*

Enrico Corradini fut l'un des fondateurs et dirigeants de l'Association nationaliste italienne, créée en 1910. En novembre 1923, l'Association nationaliste italienne fusionna avec le Parti national fasciste de Mussolini, et Corradini occupa des postes importants au sein du régime, tant au Sénat qu'au sein du Grand Conseil du fascisme.

Le concept de « nation prolétaire » occupa une place centrale dans la genèse et le développement de tous les fascismes. Corradini formula et exposa ce concept en Italie et en tira des conséquences politiques pratiques, tandis que Kita Ikki faisait de même au Japon. Le fascisme fut, dès sa naissance, un phénomène mondial.

Il faut en tirer des leçons pour aujourd'hui. Si, comme je l'ai écrit à plusieurs reprises, les identitarismes constituent la modernisation des nationalismes à l'époque du capitalisme transnational, alors le paradoxe de la « nation prolétaire » a été remplacé par le paradoxe de « l'identitarisme prolétaire », avec les mêmes conséquences néfastes. C'est pourquoi je considère l'identitarisme comme l'un des aspects de ce que j'appelle le fascisme post-fasciste.

J'ai écrit dans mon livre *Labirintos do fascismo* (pp. 51-52 de la 3<sup>e</sup> version disponible en ligne): « [...] le "fascisme" et la "droite" ne sont pas synonymes, et la droite n'a pas embrassé la totalité de la dynamique fasciste. C'est cette distinction que les fascistes exprimaient lorsqu'ils utilisaient le terme de "réactionnaire". L'idée qu'il existe un continuum d'un bout à l'autre du spectre politique se limite à la

*chorégraphie des hémicycles. Le fascisme déborda sur la droite dans la mesure où il résultait d'un écho des thèmes socialistes au sein de la droite et d'un écho des thèmes de droite au sein du socialisme. Catégorie large, la "droite" inclut la "droite libérale", la "droite conservatrice" et l'"extrême droite", dont les limites se chevauchent ; de plus, au sein de l'extrême droite, il faut distinguer entre une "droite conservatrice" et une "droite radicale". Or, il n'y a aucune raison de faire pencher le fascisme davantage vers l'extrême droite que vers l'un ou l'autre des deux autres courants. Si, dans certaines situations, il est difficile de séparer le fascisme de l'extrême droite radicale, il a parfois semblé se confondre avec la droite libérale ou conservatrice. Nous avons affaire ici à des articulations, des croisements, des échos, des influences pratiques et des circulations idéologiques. Le fascisme n'a jamais cessé d'être un jeu de miroirs. »*

Mon intérêt pour Enrico Corradini se limite dans cet article à sa formulation du concept de « *nation prolétaire* » et à sa politique d'alliances avec les syndicalistes révolutionnaires, politique qui rendit ce concept politiquement opérationnel. De nombreuses références bibliographiques à cette thèse de Corradini se trouvent dans les notes des pages 547 et suivantes de *Labirintos do fascismo*.

Trois ouvrages décrivent de façon plus détaillée les thèses de Corradini :

A. James Gregor, *Mussolini's intellectuals. Fascist Social and Political Thought*, Princeton University Press, 2005 [e-book], pp. 56-72.

Jacques Ploncard d'Assac, *Doctrinas del Nacionalismo*, Acervo, 1971, pp. 91-101.

Salvatore Saladino, « Italy », dans Hans Rogger et Eugen Weber (dir.) *The European Right. A Historical Profile*, 1965, University of California Press.

**João Bernardo**, *Passa Palavra*, 2014